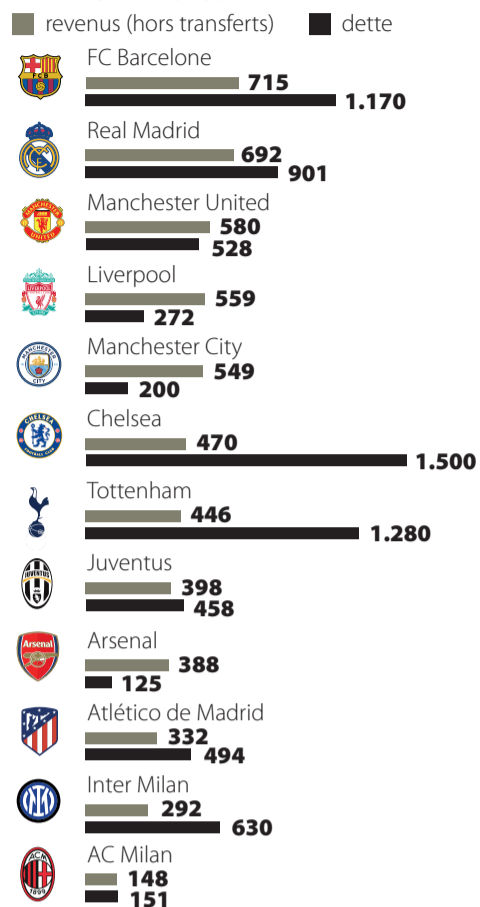


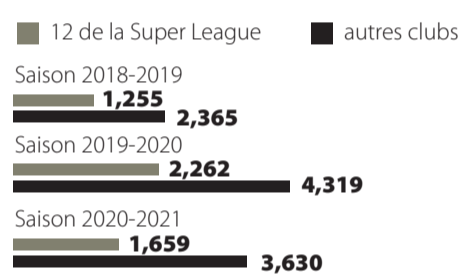
Résultats 2019-2020 des clubs de la Super League

EN MILLIONS D'EUROS



Montants dépensés sur le marché des transferts sur les cinq grands championnats (Angleterre, Espagne, Allemagne, Italie, France)

EN MILLIARDS D'EUROS



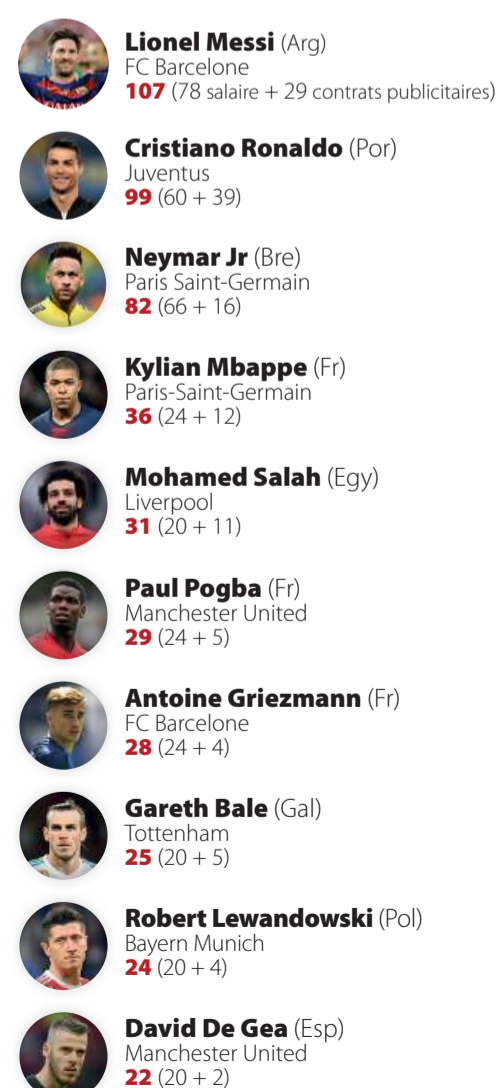
Revenus moyens des droits télé par saison

EN MILLIARDS DE DOLLARS



Les dix joueurs les mieux payés du monde en 2020

EN MILLIONS D'EUROS



Sources : Deloitte, Forbes, Corriere della sera, Les Echos, Transfermarkt

l'expert

« Economiquement, une ligue fermée va dans le sens de l'histoire »

ENTRETIEN

B. P.

La semaine écoulée aura donc vu naître... et mourir, le projet de Super League européenne de football, concurrente de l'actuelle Ligue des Champions organisée par l'UEFA. Une compétition soutenue par douze grands clubs anglais, espagnols et italiens, conçue comme un cercle fermé où les membres fondateurs se seraient affranchis de la « glorieuse incertitude du sport » et assuré une rente (très) généreuse indépendamment de leurs résultats sur le terrain. L'affaire a rapidement capoté sous le feu nourri des critiques des supporters, des politiques, des fédérations et même des entraîneurs et joueurs concernés. Une victoire du foot à l'ancienne contre le foot-business ? Attention, le match n'est pas fini, avertit Pierre Rondeau, économiste du sport, professeur à la Sports Management School à Paris et codirecteur de l'Observatoire du sport à la Fondation Jean-Jaurès.

La Super League, c'est l'aboutissement logique de l'évolution du foot-business sur les trente dernières années ? Beaucoup d'économistes admettent que le modèle de « super-ligue » continentale fermée irait dans le sens de l'histoire. Les ligues américaines comme la NFL ou la NBA l'ont démontré : si on raisonne uniquement sous un prisme économique, les ligues fermées continentales assurent la meilleure rentabilité aux participants. Ces ligues offrent une garantie des investissements et une stabilité financière. C'est le sens de l'histoire puisque dorénavant les clubs de football sont des entreprises à part entière dont l'objectif premier est économique avant d'être sportif. L'incertitude, c'est le plus grand cauchemar des entrepreneurs : ne pas savoir de quoi demain sera fait bloque les investissements.

Mais il n'y a pas que le prisme économique ?

Le sport européen a une longue histoire qui s'est construite sur une philosophie différente du sport américain, et qui est basée sur une idée de méritocratie, de promotion/ relégation, d'évolution pyramidale. Le sport européen est, à la base, tourné vers l'amateurisme. Il a été structuré par les élites bourgeoises anglaises qui n'avaient pas besoin de gagner de l'argent par le sport, et qui ont mis en avant le fait que le sport était avant tout un jeu. Ce jeu ne devait pas être perverti par une logique mercantile et financière. Cette idée de méritocratie est toujours inscrite dans l'inconscient collectif européen. On voit à quel point l'annonce de la Super League a été critiquée sur ce point. Au sens économique s'oppose donc cette logique romantique de défense de notre histoire et de notre culture.

Réduire l'échec de la Super League à une victoire des supporters contre les grands clubs, ce n'est pas un peu trop romantique quand même ?

Oui, c'est vrai. Les supporters ont mené une bataille importante pendant deux jours. On a vu que ça a joué en partie, surtout sur les clubs anglais - voyez les excuses publiques des dirigeants d'Arsenal et Liverpool. Mais la reculade de la Super League tient à une conjonction de plusieurs éléments. Il y a eu certes la fronde des supporters et des amoureux du ballon rond, mais aussi la fronde des politiques : on a entendu le Premier ministre britannique Boris Johnson ou le président français Emmanuel Macron annoncer qu'ils feraient tout pour s'opposer à la Super League, quitte à changer des lois. Ce n'est pas rien. On a aussi eu

un débat de juristes sur la légalité de la Super League au regard du droit européen, qui a inquiété les dirigeants de ces clubs. Il y a encore eu les menaces de sanctions de l'UEFA et de la Fifa. Et les joueurs et les entraîneurs qui ont ouvertement dit qu'ils ne voulaient pas de la ligue fermée... On ajoutera un dernier élément, à savoir la rumeur d'une possible revalorisation de la Ligue des Champions par l'UEFA avec l'aide du fonds d'investissement britannique Centricus à 7 milliards d'euros en 2024. Détestés par leurs supporters, critiqués par les pouvoirs politiques, menacés de sanctions, ces clubs ont préféré revenir la queue entre les jambes... en se disant que l'argent qu'ils réclament, il sera peut-être là en 2024. Ce n'est donc pas une victoire contre le foot-business. C'est la guerre du foot-business qui continue.

La présence accrue des fonds d'investissement et des banques dans les clubs a accéléré le basculement du sportif vers l'économique ?

C'est évident. Les fonds d'investissement, dont le but est de faire de la rentabilité, refusent les aléas : leur logique première, c'est la stabilité et la garantie. Ils sont là pour gagner de l'argent et ne raisonnent pas en termes sportifs. Ce qui compte, c'est la performance économique. Que ce soit en investissant directement dans le capital des clubs comme Manchester United, Arsenal ou Liverpool, ou indirectement en détenant de la dette. On sait que le Barça est débiteur de beaucoup de fonds d'investissement et de banques d'affaires parce qu'il a une dette colossale qu'il n'est pas capable de rembourser. Il doit négocier, trouver des nouveaux moyens de financement, ce qui entraîne une dépendance accrue vis-à-vis des marchés financiers, c'est-à-dire des acteurs qui sont totalement opposés à la « glorieuse incertitude du sport ». On parle de Super League depuis trente ans. C'est un serpent de mer, une menace qui a permis aux clubs d'obtenir davantage de l'UEFA. Mais maintenant que vous avez des fonds d'investissement qui sont décisionnaires dans les clubs, ils poussent directement pour se tourner vers l'idéal américain de la financiarisation du sport... Dimanche, il y a eu un grand coup d'accélérateur. Heureusement ça n'a pas marché, mais ce n'est pas pour autant que le projet ne sera pas déterré dans quelques années.

Y a-t-il vraiment autant d'argent à gagner : aujourd'hui, les clubs sont lourdement endettés...

Ce qui est visé, c'est le potentiel. Le football est le sport le plus populaire sur la planète. Une finale de Coupe du monde est regardée par plus d'un milliard de personnes. C'est un sport bien plus important que le basket ou le foot US. Le sport mondial par excellence pourrait rapporter beaucoup d'argent si on faisait bien les choses...

... du point de vue des fonds d'investissement !

Exactement ! C'est le discours des tenants de la Super League : ils disent que le potentiel est énorme mais que depuis trente ans, les clubs sont mal gérés, ils sont endettés. Et l'UEFA serait incapable de valoriser la compétition la plus prestigieuse au monde. La Champions League ne rapporte « que » 3 milliards d'euros par an, dont « seulement » 2,04 milliards vont en dotation pour les clubs. En face vous avez la NFL qui est un sport mineur, mais dont le nouveau contrat des droits télé 2023-2033 a été négocié à... 9,5 milliards de dollars par an ! Oui, le foot vit actuellement à perte, mais pour les banques et les fonds d'investissement, c'est parce qu'il est mal géré et



« Cette idée de méritocratie est toujours inscrite dans l'inconscient collectif européen. On voit à quel point l'annonce de la Super League a été critiquée sur ce point. Au sens économique s'oppose donc cette logique romantique de défense de notre histoire et de notre culture. » © REUTERS.

mal construit dans la logique de l'incertitude sportive. Alors que si on associe la performance nord-américaine avec la popularité du foot, on pourrait avoir le sport le plus rentable du monde.

Ce potentiel, les clubs veulent aller le chercher partout dans le monde ?

C'est là aussi la logique américaine : les équipes deviennent des franchises hors sol, déconnectées de leur « terroir », ce sont des marques. C'est opposé à la vision européenne où des clubs comme Paris, Anderlecht ou Bruges sont avant tout associés à une ville. Mais c'est la logique américaine qui a tendance à s'imposer dans le football : il ne faut plus supporter des clubs, mais des franchises.

Mais les fans de Miami ou de Pékin ne remplissent pas les stades en Europe...

Et donc on va devoir les récompenser avec des matchs à horaire décalé ou carrément délocalisés là-bas. Un Manchester United-Barça à Miami, c'est parfaitement envisageable si on ne pense qu'à maximiser l'intérêt économique du football. Peu importe où vous vivez sur la planète, vous pouvez supporter Manchester. Et en retour, le club récompense votre supporterisme en venant vers vous pour capter votre attention... et votre portefeuille. C'est évidemment le nerf de la guerre. Le supporter est avant tout un consommateur. C'est bien plus intéressant de vendre des abonnements ou des droits télé au monde entier que de ne viser que les fans locaux. C'est d'autant plus intéressant que les nouveaux supporters sont les plus grands consommateurs, ceux qui vont acheter les maillots, les goodies et prendre un abonnement de télévision pour voir l'équipe. On en revient à cette notion de sens de l'histoire.

La Super League, c'est partie remise ?

Malheureusement, je le pense, oui. D'autant plus avec cette rumeur de partenariat entre l'UEFA et Centricus. Si un fonds d'investissement soutient la Ligue des Champions, le ver entre dans le fruit. Il deviendrait créancier de l'UEFA : si la nouvelle compétition ne fonctionne pas, il y a une vraie probabilité que l'UEFA se retrouve dans l'impossibilité de rembourser et que, demain, un fonds d'investissement puisse récupérer l'intégralité de la gestion de la Ligue des Champions. Et là, on sait qu'ils ne vont pas faire dans le romantisme : ce sera une ligue fermée, avec des matchs délocalisés, joués à 13 heures ou à minuit, etc. Aujourd'hui, nous supporters européens, nous avons remporté une bataille, mais certainement pas la guerre. C'est peut-être même une victoire à la Pyrrhus si elle a pour effet de faire rentrer un fonds d'investissement dans l'UEFA. On peut se féliciter de la reculade des partisans de la Super League, on peut twitter sur la victoire du football, mais rien n'est fini !



Aujourd'hui, nous, supporters européens, nous avons remporté une bataille mais certainement pas la guerre. C'est peut-être même une victoire à la Pyrrhus si elle a pour effet de faire rentrer un fonds d'investissement dans l'UEFA

Pierre Rondeau
Economiste du sport

